

Noyau, demi-noyau et heuristique du programme de recherche néo-classique

Marc Lavoie*

Université d'Ottawa

RÉSUMÉ

L'auteur identifie les éléments essentiels (les présupposés) du programme de recherche néo-classique, ainsi que les différents noyaux et règles de conduite de la théorie néo-walrasienne et des versions agrégées de la théorie néo-classique. Tout ceci est fait en supposant que la théorie néo-walrasienne constitue la caution scientifique des autres versions plus pédestres, telle la macroéconomie, de l'approche néo-classique.

ABSTRACT

The author identifies the essential elements (the presuppositions) of the neo-classical research programme, as well as the core and the heuristics of neo-walrasian theory and of the aggregate versions of neo-classical theory. The whole exercise is done while assuming that neo-walrasian theory constitutes the scientific warranty of the validity of the more vulgar parts of the neo-classical programme, such as macroeconomics.

* Je remercie mes collègues André Proude, Alain Parguez et Jacques Henry pour leurs commentaires sur une première version de ce texte. Celui-ci a tout d'abord été présenté au Groupe de Recherche en Epistémologie Comparée du département de philosophie de l'Université du Québec à Montréal. Je remercie son directeur, Robert Nadeau, de m'avoir incité à me pencher sur la question traitée.

INTRODUCTION

L'objet de mon travail est à la fois très simple et très ambitieux. Je désire identifier les caractéristiques fondamentales de la théorie néo-classique afin de pouvoir mieux définir un paradigme alternatif en science économique, celui des postkeynésiens. C'est un travail qui *a priori* devrait paraître aisé puisque l'école de pensée néo-classique existe depuis plus de cent ans, qu'elle constitue le paradigme dominant peut-être depuis presque aussi longtemps, et que ses membres ont publié de nombreuses études formalisant cette approche.

Malheureusement, les choses sont loin d'être aussi claires. Si plusieurs auteurs ont cherché à identifier les hypothèses fondamentales de l'économie néo-classique, ils ne s'accordent pas tous sur les caractéristiques pertinentes. J'ai en conséquence pu constater que *l'objet* de mon travail suscitait un certain intérêt chez mes collègues économistes, sans doute parce que chacun aimerait bien connaître le moule dans lequel il travaille, souvent sans trop s'en apercevoir.

Pour organiser ma réflexion, je vais utiliser les concepts proposés par Imre Lakatos, à savoir la notion de programme de recherche, auquel sont subordonnées des théories, puis des modèles; je ferai aussi utilisation de ses concepts de noyau, de couche protectrice et d'heuristique. J'ajouterai à cela le concept de demi-noyau, suggéré en économie par Remenyi (1979). En dernier recours, je devrai aussi faire appel à la notion de présupposés, proposée notamment par Leijonhufvud (1976). Je ne tenterai pas de définir ces termes, sauf les deux derniers, en supposant que je les utilise de la façon dont ils sont généralement compris en science économique.

Dans un premier temps, je vais définir la hiérarchie des diverses versions de la théorie néo-classique. Puis, je tenterai de caractériser le programme de recherche néo-classique à partir des notions définies ci-dessus. On verra d'ailleurs que les définitions habituelles du noyau néo-classique ne suffisent pas à caractériser adéquatement le programme de recherche néo-classique. Un autre problème, moins pressant peut-être, c'est qu'il sera toujours possible de donner en contre-exemple des travaux se situant à l'intérieur du programme néo-classique, mais qui ne répondent pas aux caractéristiques que j'aurai établies. Je m'excuse à l'avance de ces imperfections qui semblent inévitables (Chalmers 1982 : 93). Mais il me faut tout d'abord, dans une étape préliminaire, préciser ce que j'entends par programmes néo-classique et postkeynésien.

I. HIÉRARCHIES DU PROGRAMME NÉO-CLASSIQUE

Le problème immédiat auquel on se heurte lorsqu'on désire identifier le noyau d'une approche c'est de pouvoir en identifier les limites. Dans le cas du programme de recherche néo-classique, on pourrait se demander s'il faut considérer à part la théorie de l'équilibre général (néo-walrasienne) ou ses associés, les Edgeworthiens, l'école française du déséquilibre, ceux qui étudient les équilibres temporaires. Autrement dit, la synthèse néo-classique, qui a eu pour objectif la réintégration des contributions de Keynes à l'intérieur du giron traditionnel, constitue-t-elle un programme de recherche indépendant ou distinct des recherches en équilibre général? Peut-on dire que les keynésiens (à la Samuelson, Tobin, Modigliani), les monétaristes (à la Friedman, Brunner-Meltzer), les nouveaux classiques (à la Lucas, Parkin) et les nouveaux keynésiens (à la Taylor, Howitt) participent tous au même programme de recherche? Que peut-on dire des autrichiens ou néo-autrichiens à la Hayek ou à la Kirzner qui récusent la pertinence des mesures en science économique? Quels liens existent-il entre la macroéconomie, les travaux sur l'entreprise, la théorie du capital humain, celle du «*public choice*»?

Ma conception du champ de l'économie néo-classique est assez similaire à celle proposée par E. Roy Weintraub (1985 : 135) et endorsed par Hejdra et Lowenberg (1988 : 276). Toutes les tendances que je viens de nommer appartiennent au programme de recherche néo-classique. Je subdivise toutefois ce programme en deux branches : la branche de l'équilibre général d'une part, et la branche de l'équilibre partiel et de la macroéconomie d'autre part. Les objectifs de ces deux branches sont habituellement différents. La première branche sert de caution scientifique à la seconde. La théorie de l'équilibre général fournit des fondements rigoureux au programme de recherche néo-classique, à partir de constructions axiomatiques. Les théories macroéconomique et d'équilibre partiel fournissent les domaines où l'économie néo-classique peut s'exprimer sur des questions concrètes. Elles servent à rendre praticable la théorie de l'équilibre général. Les deux branches ne sont pas indépendantes l'une de l'autre.

La question de la pertinence empirique de la théorie de l'équilibre général ne devrait donc pas se poser, puisque les travaux empiriques relatifs à celle-ci se font dans l'autre branche. La théorie de l'équilibre général n'est pas conçue pour être testée : elle est conçue pour servir de support scientifique à des travaux plus concrets et plus pratiques. C'est pour cette raison que les travaux citant Debreu, par exemple,

n'ont aucun contenu empirique (Diamond 1988). Il existe donc une relation hiérarchique entre les deux branches.

Pour Weintraub, la théorie de l'équilibre général est principalement associée au noyau dur de l'économie néo-classique, tandis que les approches en termes d'équilibres partiels et les théories macroéconomiques se trouvent fondamentalement dans la couche protectrice du programme néo-classique. Les différents modèles proposés dans la couche protectrice se conglomèrent parfois pour former des théories, soit par champ d'appartenance (économie publique, familiale, etc.), soit par affiliation théorique (monétaristes, nouveaux keynésiens, etc.). Chacune de ces théories de la couche protectrice, selon Weintraub, possède aussi ses propres propositions « métaphysiques » et ses règles de conduite. C'est ce que Remenyi (1979) appelle le demi-noyau. Ma contribution à cette analyse, c'est que je prétends pouvoir identifier un demi-noyau commun à toutes les théories se trouvant dans la couche protectrice, c'est-à-dire à l'ensemble des théories d'équilibre partiel et des théories agrégées.

Ainsi, il existe un noyau et un demi-noyau. Le noyau concerne particulièrement la théorie de l'équilibre général, telle que pratiquée par les plus sophistiqués de ses partisans. Le demi-noyau s'applique à la version « vulgaire » de l'économie néo-classique, celle que l'on retrouve dans tous les manuels, dans les travaux empiriques et en macroéconomie. Cette distinction est cependant indispensable, car certains économistes néo-classiques « sophistiqués » refuseraient de se reconnaître dans le demi-noyau.

II. LE NOYAU DUR NÉO-CLASSIQUE

Plusieurs auteurs se sont penchés sur le noyau de l'économie néo-classique. Certains éléments reviennent régulièrement dans ces noyaux, d'autres n'y font que des apparitions épisodiques. À mon avis, les plus frappantes des divergences d'opinion proviennent de la place qu'on veut bien accorder à la théorie de l'équilibre général dans l'économie néo-classique. Ainsi Hahn (1982) et E. Roy Weintraub (1985b), qui sont des praticiens de l'équilibre général, considèrent que cette approche constitue la véritable théorie scientifique de l'économie néo-classique et leur noyau est construit en conséquence. Walwick (1987) décrit deux noyaux, l'un pertinent à la théorie de l'équilibre général, l'autre à la synthèse néo-classique (S/LM à la Patinkin et Tobin). Son premier noyau ressemble donc à celui des auteurs nommés ci-dessus. Par contre,

Nell et Hollis (1975 : ch. 8) et Hausman (1981 : 108), ce dernier explicitement, semblent considérer la théorie de l'équilibre général comme une extension particulière d'une théorie plus « primaire », qui aurait pour nom la théorie néo-classique de l'équilibre. Leur noyau contient donc à la fois des éléments de ce que j'appellerai le noyau et le demi-noyau de l'économie néo-classique.

Une autre difficulté à identifier le noyau provient du degré d'abstraction où l'on veut situer l'analyse. Par exemple, pour Dasgupta et Hahn (1986), l'économie néo-classique scientifique est contenue toute entière dans deux postulats fondamentaux :

(i) il existe un ordre de préférence ;

(ii) il existe un ensemble de production.

Ceci est évidemment très général, mais en même temps très futile, si ce n'est pour faire taire les critiques. Tout en conservant un niveau de généralité très élevé, afin de peindre adéquatement les théoriciens néo-classiques, il est tout de même préférable de délimiter un noyau plus précis. A nouveau, l'analyse que je propose est assez proche de celle d'E.R. Weintraub. Je définis donc le noyau de la théorie néo-classique comme étant le suivant :

- (i) Les agents ont des dotations (en biens ou en services productifs fixes.
- (ii) Il existe des ensembles de production.
- (iii) Les agents ont des préférences ordonnées.
- (iv) Les agents sont rationnels, *i.e.*, ils optimisent sous contrainte.
- (v) Il n'y a pas de comportement de groupe, *i.e.*, il n'existe que des agents, agissant indépendamment.
- (vi) Les agents ont une connaissance correcte.
- (vii) Il existe des mécanismes assurant la coordination des décisions.

Le noyau décrit est censé s'appliquer à la théorie néo-walrasienne, celle d'équilibre intertemporel ou d'équilibre temporaire, à la théorie du déséquilibre, à l'équilibre edgeworthien. Les éléments (i) à (iii) reprennent les postulats de Hahn et Dasgupta. L'élément (i) a été mis en avant par Hahn (1982) dans sa critique des néo-ricardiens. Tandis que (ii) et (iii) pourraient s'appliquer à toute approche, il a été souligné à maintes reprises, et déjà par Joan Robinson (1962 : 10), que (i) était particulier à l'économie néo-classique et inapplicable à un modèle *straffen*. Les dotations des agents en biens concernent particulièrement les modèles d'échange. Ceux avec production présentent des agents initialement dotés de facteurs pouvant s'offrir en service.

L'élément (iv) est probablement l'élément le moins contesté du noyau : pour beaucoup de critiques, c'est là l'élément tant abhorré

du programme néo-classique. Pour la plupart de mes collègues néo-classiques, c'est là généralement la caractéristique qui leur vient à l'esprit lorsqu'ils doivent décrire leur approche. D'ailleurs, c'est le thème principal de la reconstruction de la macroéconomie : toute hypothèse subsidiaire doit pouvoir être justifiée par la maximisation sous contrainte. L'élément (v) correspond au tout premier postulat de Weintraub : il n'existe que des agents économiques. S'il existe des institutions, elles ne sont que la somme des préférences des individus. Ces institutions n'ont pas leur vie propre. Elles ne peuvent précéder la constitution du modèle. Weintraub ajoute que les agents optimisent indépendamment. Dans les termes de Pareto, ceci signifie que l'économiste tient compte uniquement de l'ophélimité et non de l'utilité des agents. Autrement dit, les agents sont centrés sur eux-mêmes, indifférents aux autres ou aux mouvements de masse. Toutes ces hypothèses sont posées pour rendre l'analyse formelle possible.

L'élément (vi) est passablement vague. Certains posent que l'information est parfaite. Je préfère, comme Brown (1981), poser que la connaissance est correcte, impliquant par là qu'elle est suffisante pour les buts poursuivis par l'auteur d'un modèle d'équilibre général. Dans beaucoup de cas, naturellement, l'information est quasi divine, comme par exemple dans l'équilibre intertemporel. L'élément (vii) se réfère à des mécanismes qui gèrent la main invisible : le commissaire-priseur walrasien (cf. De Vroey 1990), le tâtonnement sur les quantités dans les théories du déséquilibre, les crieurs dans les négociations edgeworthiennes.

III. L'HEURISTIQUE DU NOYAU DUR

Chacun pourrait critiquer ma définition du noyau de la théorie néo-classique, remplacer des éléments, en enlever ou en rajouter. Je crois néanmoins que les éléments (i)-(vii) décrivent adéquatement le noyau dur perçu par les théoriciens de l'équilibre général. Mais plus intéressante peut-être est l'étude de ce que font essentiellement ces théoriciens. C'est l'heuristique, les règles de conduite des néo-classiques. Là-dessus, les analystes du noyau de l'économie néo-classiques sont moins prolifiques. Weintraub et Wulwick s'accordent pour dire que le théoricien doit construire des modèles où les agents optimisent et d'où les comportements irrationnels sont absents. Mais ceci ne fait que répéter, me semble-t-il, les éléments du noyau dur. Il faut donc aller plus loin. Ici, je dois explorer et faire preuve d'un peu

d'originalité. Les règles de conduite correspondant au noyau dur de l'économie néo-classique seraient donc les suivantes :

- 1) Démontrer l'existence de l'équilibre.
- 2) Démontrer l'unicité de l'équilibre.
- 3) Démontrer la stabilité de l'équilibre.
- 4) Démontrer l'optimalité de l'équilibre.
- 5) Poser les conditions suffisantes à la réalisation des règles 1 à 4.
- 6) Compléter le modèle, même si les conditions paraissent irréalistes.
- 7) Toujours prendre pour point de référence l'équilibre walrasien, même si la règle 2 n'a pu être vérifiée.
- 8) Interpréter ou comprendre le monde réel à partir du modèle d'équilibre général complet.
- 9) Introduire un certain réalisme, en omettant ou en remplaçant certaines des conditions posées en 5, tout en se soumettant à nouveau aux règles 1 à 6.

Chacun conviendra, je crois, que les règles 1 à 6 représentent assez bien les préoccupations principales de la majorité des théoriciens de l'équilibre général. Naturellement, ce n'est pas toujours le cas : par exemple, Debreu (1966) ne se préoccupe pas particulièrement des règles 2 et 3. La règle 8 souligne l'importance qui est accordée à l'équilibre walrasien concurrentiel. C'est le point de référence pour tous les autres travaux, en particulier ceux qui soulignent les imperfections ou la multiplicité des équilibres. L'équilibre néo-walrasien reste l'idéal dans tous ces travaux. Les règles 8 et 9 sont peut-être les deux règles les plus significatives. Elles « justifient » la prétention qu'ont les théoriciens de l'équilibre général de faire des travaux pertinents à la compréhension du monde réel, et elles rendent explicite l'approche méthodologique néo-classique.

Bliss (1975 : 301), par exemple, prétend que le modèle d'équilibre général est un bon point de départ pour décrire le monde réel. C'est donc à partir de son noyau qu'il faut introduire les imperfections ou les anomalies observées dans la réalité, car on ne s'approche de celle-ci qu'en s'éloignant de la perfection. Le réalisme ne fait donc que se superposer à un irréalisme patent, tout en continuant à réaliser les mêmes objectifs (les règles 1 à 6). Hahn (1976 : 235) a également souligné à de nombreuses reprises le rôle négatif joué par la théorie de l'équilibre général : en identifiant l'irréalisme des conditions requises en (5), le théoricien met en garde contre les recommandations de politique économique trop naïves. Mais, ainsi que le relève Hausman (1981 : 152), Hahn se réfère implicitement à des conditions *nécessaires*

tandis que son programme définit des conditions suffisantes. De plus, bien peu d'économistes néo-classiques perçoivent ce rôle négatif : au contraire, par l'intermédiaire des règles 1 à 5, les travaux sur l'équilibre général sont plutôt utilisés comme caution scientifique pour des travaux moins rigoureux et plus appliqués qui se trouvent dans la ceinture protectrice de l'économie néo-classique.

IV. LE DEMI-NOYAU PROTECTEUR

Comme je l'ai expliqué plus haut, on peut en fait définir le noyau «protecteur» de cette ceinture, autrement dit le demi-noyau de l'économie néo-classique. On y retrouve les principales caractéristiques attribuées par Hausman au noyau de la théorie de l'équilibre, ou celles relevées par Nell et Hollis (1975). Ces postulats sont plus familiers puisqu'on les relève dans tous les manuels d'économie et qu'ils sont à l'origine de presque tous les modèles d'équilibre partiel ou macro-économiques qui sont dévoilés dans les grandes revues, qu'elles soient francophones ou anglo-saxonnes. Ainsi, bien que les économistes néo-classiques, suite aux conséquences néfastes de la controverse sur le capital des deux Cambridge, aient soutenu il y a vingt ans que les simplifications utilisées par des gens comme Solow étaient abusives, injustifiées et indignes des véritables travaux du programme de recherche néo-classique, chacun reconnaîtra les hypothèses posées par les plus inconnus et les plus illustres des propagateurs actuels de la théorie néo-classique :

- (i) Il existe toujours des possibilités de substitution dans les choix des agents.
- (ii) Il existe toujours des possibilités de substitution au niveau des techniques de production.
- (iii) La loi des rendements décroissants s'applique en tout temps ⁽¹⁾.
- (iv) Chaque agent maximise son utilité ou son profit.
- (v) Il existe un marché pour chaque input et output.
- (vi) L'équilibre est la rencontre d'une offre et d'une demande.
- (vii) Le prix est la principale variable d'ajustement, ou explicative.
- (viii) Sauf imperfections, ou rigidités, l'équilibre ne saurait être qu'optimal.

(1) Bien entendu, de façon formelle, les utilités marginales de chaque bien n'ont pas toujours à être décroissantes. Il suffit que le taux marginal de substitution évolue de façon continue.

- (ix) Si l'information est imparfaite, le cas peut toujours se ramener à une situation de risque probabilisable.

Les éléments (i) et (ii) du demi-noyau sont bien connus. Par exemple, les préférences des agents et la fonction de production seront représentées par une fonction Cobb-Douglas. A celle-ci on peut associer une utilité marginale décroissante ou une productivité marginale décroissante, c'est-à-dire l'élément (iii). Habituellement, ces trois propriétés sont postulées, et très rarement justifiées. En fait, on peut suspecter des raisons de convenance mathématique, des fonctions continues étant facilement dérivables. De plus, il y a une certaine élégance mathématique à traiter la firme et le consommateur de façon quasi identique, comme on le fait avec l'élément (iv) (Mirowski 1984).

Les éléments (v) à (viii) précisent la notion d'équilibre néo-classique. L'équilibre doit résulter des forces du marché. Ces forces existent quel que soit le sujet considéré. Hors du marché, point de salut ! L'offre et la demande sont la représentation, sur le marché, des processus de maximisation sous contrainte élaborés dans les éléments (ii) à (iv), au niveau individuel. On ne peut concevoir de processus économique hors du marché. Combiné à l'élément (i), ceci signifie que tout a un prix. Ce sont les prix qui doivent nécessairement constituer la variable d'ajustement. Lorsque ce n'est pas le cas (lorsque les quantités s'ajustent), le désordre s'instaure : il y a des inefficacités, la sous-utilisation de ressources, du gaspillage, des équilibres multiples. Lorsqu'il existe des rigidités ou des imperfections, l'équilibre alors atteint est sous-optimal par rapport à l'équilibre walrasien.

Le dernier élément, le postulat que toute situation d'incertitude peut se ramener à une situation de risque probabilisable, est fondamental : il permet aux économistes néo-classiques de faire comme si l'information était parfaite.

V. L'HEURISTIQUE DU DEMI-NOYAU PROTECTEUR

Encore une fois, il semble que tout ceci soit archiconnu. Il est peut-être plus délicat de traiter de l'heuristique qui régle le comportement des constructeurs de modèles ou des géniteurs de théories. Ces règles sont moins évidentes parce qu'il existe une vaste variété de théories et de modèles, les uns poussant la rationalité néo-classique dans ses derniers retranchements, les autres en limitant fortement la portée. Ainsi, bien que les outils ou les techniques utilisés se ressemblent sensiblement, les objectifs poursuivis ou les thèses défendues peuvent être tota-

lement opposés. Ceci est particulièrement évident en macroéconomie, où les différences entre monétaristes à la Friedman et néo-keynésiens à la Tobin/Modigliani ne semblent plus porter que sur l'interprétation du modèle et la question de la pertinence de l'intervention gouvernementale. On observe la même chose dans le débat plus contemporain entre nouveaux classiques et nouveaux keynésiens¹. Ainsi, Walwick (1987), lorsqu'elle identifie l'heuristique de la synthèse néo-classique (les néo-keynésiens), prétend que celle-ci se donne pour but de construire des modèles qui justifieront la possibilité du chômage et l'intervention gouvernementale⁽²⁾. Mais nonobstant ces différences idéologiques, est-il possible de concevoir des règles qui puissent s'appliquer autant aux nouveaux classiques qu'aux néo-keynésiens ? Autrement dit, peut-on dire qu'il existe un programme de recherche néo-classique appliqué unifié, même si les conclusions tirées de ces modèles sont souvent opposées ? Voici, sous toutes réserves, quelques règles qui me semblent être communes à tous ceux qui se situent à l'intérieur du programme de recherche néo-classique :

- 1) Le modèle néo-walrasien d'équilibre général représente le monde idéalisé; c'est le modèle de référence.
- 2) Supposer que la théorie d'équilibre général a démontré l'existence d'un équilibre unique, stable et optimal sous certaines conditions⁽³⁾.
- 3) Postuler que la théorie de l'équilibre général justifie la représentation simplifiée adoptée.
- 4) Postuler que les simplifications choisies pour pouvoir opérer à l'intérieur de la couche protectrice permettent d'évoquer sous les conditions mentionnées en (2).
- 5) Postuler que les principaux résultats obtenus par les simplifications choisies ne sauraient être remis en cause par un modèle d'équilibre plus général ou plus complet.
- 6) Adopter le cadre abstrait de la théorie de l'équilibre général, tel que défini par son noyau et y intégrer les éléments spécifiques du demi-noyau.

(2) On pourrait facilement argumenter que c'était précisément ce que faisait Keynes dans sa *Théorie générale*, et qu'en conséquence la synthèse néo-classique constitue la véritable filiation à Keynes.

(3) Il est vrai que certains nouveaux keynésiens ont construit des modèles avec attentes rationnelles dont la particularité est d'avoir des équilibres multiples, chaque niveau d'anticipations engendrant des résultats compatibles avec celles-ci. Mais ainsi que le précise S. Fischer (1988 : 325-6), beaucoup de néo-classiques considèrent que « ces modèles sont incomplets, en attente d'une spécification améliorée qui éliminera ces multiplicités ».

- 7) Pousser la notion de rationalité économique et la capacité à traiter l'information aussi loin qu'il est raisonnablement possible de le faire.
- 8) Introduire les institutions ou des aspects institutionnels, mais en les considérant comme des imperfections.
- 9) Exclure du champ d'étude ce qui ne peut pas être modélisé.
- 10) Rechercher un équilibre stationnaire ou quasi stationnaire en étudiant diverses variantes.

Les cinq premières règles se réfèrent toutes à la relation hiérarchique qui existe entre le modèle d'équilibre général et les modèles plus « pédestres » de la couche protectrice. Le modèle d'équilibre général représente la caution scientifique de l'économie opérant dans la couche protectrice, et en même temps c'est le point de référence. Bien que des théoriciens comme Hahn aient à maintes reprises souligné que la théorie de l'équilibre général a pour valeur de démontrer par l'absurde que la plupart des simplifications utilisées dans la couche protectrice sont abusives, ceci n'empêche pas les praticiens ou les théoriciens « naïfs » de procéder à ces simplifications. On postulera simplement que l'agrégation ne pose aucun problème, par exemple, que les courbes d'offre ou de demande ont les pentes requises, ou que les techniques de production « se comportent correctement ». A partir de cela, on en arrivera à démontrer l'existence d'un taux de chômage naturel ou d'un taux d'intérêt naturel. Ainsi, bien que les économistes néo-classiques eux-mêmes, dans le cadre de la théorie de l'équilibre général, aient reconnu que les postulats de stabilité et d'unicité de l'équilibre n'ont aucun fondement scientifique à partir des sept éléments identifiés dans le noyau néo-classique, la macroéconomie néo-classique continue à procéder comme si ces propriétés pouvaient généralement être postulées (Guerrin 1989; Kirman 1989).

Ceci étant fait, l'économiste néo-classique procède aux simplifications qui lui sont nécessaires, tout particulièrement en incorporant à son modèle les différentes hypothèses standards que j'ai identifiées au demi-noyau de l'économie néo-classique. Se pose alors le problème de la rationalité et de l'information. Jusqu'à quel point peut-on prétendre que tous les prix sont connus, jusqu'à quel point peut-on prétendre que la rationalité économique s'impose, jusqu'à quel point peut-on prétendre que les prix s'ajustent infiniment rapidement ? D'autre part, quelles caractéristiques institutionnelles est-il raisonnable d'ignorer, lesquelles est-il impératif d'incorporer au modèle, comment doit-on le faire ? Que faire avec ces imperfections que semblent être la monnaie, les exter-

nalités, les coûts en information, les syndicats, les entreprises, les oligopoles, les contrats à long terme, la banque centrale ?

De la réponse à toutes ces questions va dépendre la formulation des théories ou des courants du programme de recherche néo-classique. Par exemple, les nouveaux classiques tiennent à pousser rationalité et information dans leurs derniers retranchements, tandis que les keynésiens de la synthèse trouvent ces modèles déraisonnables, irréalistes même. D'un autre côté, les nouveaux classiques, et même les nouveaux keynésiens, ne comprennent pas que ces keynésiens posent des limites au principe de la maximisation sans contrainte. Tous partent de ce concept. C'est son champ de validité qui est contesté (cf. Klamer 1984) (4). Les keynésiens de la synthèse ont tout simplement une notion du réalisme qui est moins élastique que celle des nouveaux classiques. Mais tous s'entendent pour exclure ce qui ne peut être mathématisé ou formulé.

VI. LES PRÉSUPPOSÉS NÉO-CLASSIQUES

Aussi précis ou rigoureux que j'aie voulu être dans mes définitions des noyaux, demi-noyaux et heuristiques, il apparaît que certains thèmes qui me semblent fondamentaux ou spécifiques à l'approche néo-classique n'ont pas encore été abordés explicitement. Ces idées clés de l'économie néo-classique m'apparaissent suffisamment importantes pour qu'on ne puisse les ignorer. Ces thèmes se retrouvent sans doute implicitement dans les descriptions qui ont précédé. Mais je voudrais les mettre clairement en lumière.

Tout d'abord, il est certain que les économistes néo-classiques considèrent l'économie comme une science et non un art. La science économique néo-classique a ses fondements scientifiques dans une théorie axiomatique de l'équilibre général. La rigueur axiomatique est jugée essentielle. La méthodologie principale de l'économiste néo-classique est l'instrumentalisme, et il est facile de comprendre pourquoi. Partant de fondements hautement irréalistes, mais persuadé que

(4) Les passages suivants, tirés du livre de Klamer (1984) sont très révélateurs.

Modigliani : « I believe that Lucas and Sargent are pushing the idea of rationality well beyond the range where it is useful. » (p. 123)

Tobin : « I don't think that there is a way to write down my model which... grounds behavior rigorously in utility maximization and which has any substantive content to it » (p. 111).

Solow : « One ought not to insist on rationality where rationality becomes so excruciatingly difficult that it is hard to believe that this is how economic agents behave. » (p. 140)

l'économie se doit d'être aussi scientifique que les sciences appliquées, l'économiste néo-classique veut lui aussi prôner le recours à l'empirisme, la vérification et ultérieurement la falsification, comme le prône Blaug (1982). Partant d'hypothèses irréalistes, il lui faut donc tester d'autres choses, en l'occurrence les conséquences de sa théorie ou de son modèle (Seccareccia 1988). Comme en économétrie, laquelle constitue son principal outil empirique, l'économiste néo-classique procède selon le mode du « comme si ». Il se construit des modèles imaginaires à cause des questions posées en équilibre général : « A quoi doit ressembler mon système pour qu'il ait les caractéristiques x , y , z ? » (Rogers 1982). Les modèles d'équilibre partiel et les modèles macroéconomiques (à l'exception de modèles économétriques qui, souvent, n'ont aucun contenu théorique) sont construits sur la base de systèmes généraux dépourvus de tout contenu empirique. Est-il possible, à partir de là, de progresser vers des modèles décrivant adéquatement le monde réel, par l'ajout de caractéristiques réalistes ? Pour Kaldor (1966 : 310), la réponse est négative : les hypothèses irréalistes requises pour construire les fondements de l'édifice néo-classique ne peuvent pas être retirées, autrement c'est l'édifice entier qui s'écroule.

Le programme de recherche néo-classique est axé sur l'individu : l'agent économique est le centre de tout. A la limite, l'entreprise n'est qu'une fiction, un voile, entre l'agent et les techniques productives. Il en va de même pour les autres institutions. Ainsi, dans l'économie néo-classique tout dépend des préférences des individus. Le prix d'un bien dépend de l'utilité que chaque individu veut bien lui attribuer. La théorie de la valeur néo-classique, ainsi qu'il a été maintes fois souligné, est donc fondée sur l'individualisme mais aussi sur le subjectivisme. Même en disposant d'une information parfaite concernant les techniques de production et le passé historique, l'économiste néo-classique ne peut objectivement annoncer ce que devrait être ses prix d'équilibre : il a besoin pour cela de connaître les préférences (ou même les anticipations), pour chaque prix de chaque bien, de chaque consommateur. Les prix ne dépendent pas de considérations pratiques, mais d'un ensemble de données subjectives et quasi métaphysiques (Eichner 1982). Ce subjectivisme poussé à son extrême se retrouve chez les néo-autrichiens, que d'aucuns considèrent comme nihilistes.

Au-delà de l'irréalisme, de l'individualisme et même du subjectivisme, deux autres thèmes transparaissent dans l'économie néo-classique, ceux de l'échange et de la rareté. Il a été souligné par Hicks (1976), Pasinetti (1981) et Gram et Walsh (1980) que le programme néo-classique était axé sur l'échange plutôt que sur la production. En

un certain sens, ceci est bien évident puisque la théorie de la valeur néo-classique s'exprime sur les marchés où les agents s'échangent leurs dotations avec ou sans l'intermédiaire des entreprises. Tout est échange volontaire : il n'y a pas coercition, exploitation, pouvoir asymétrique. Dans les théories classique et postkeynésienne, la valeur est toute entière contenue dans la sphère de la production, plutôt que dans celle de l'échange (Lichtenstein 1983 : 28). Mais ce sont les affirmations du genre « la théorie néo-classique commence avec l'échange, pour y superposer la production sous la forme d'un échange indirect » qui suscitent le plus de réactions d'irritation de la part des néo-classiques.

Bliss (1986) et Hahn (1980) reconnaissent que historiquement les modèles d'équilibre étaient initialement des modèles d'échange, ou que, pour des raisons pédagogiques, l'échange pur est présenté avant la production. Mais Bliss et Hahn affirment qu'il est suffisamment évident que les travaux contemporains incorporent explicitement la production, à chaque période des inputs étant associés à un ensemble de production. Pour Bliss (1986 : 372), le modèle d'échange pur est un cas dégénéré du modèle de production, les dotations en biens des agents remplaçant l'ensemble de production. L'origine historique des modèles d'équilibre général néo-classiques ou l'ordre pédagogique de leur présentation ne sauraient affecter la logique ultime de ces constructions.

Voilà deux propositions éminemment contestables. On pourrait argumenter que la production des modèles néo-walrasiens n'est en fait qu'un échange indirect entre agents consommateurs disposant de dotations en ressources, lesquelles transitent par ces mêmes agents, baptisés producteurs. Il est tout de même symptomatique de constater qu'on parle de modèles d'échange *pur*, laissant supposer que la production ne serait qu'un échange impur. Ainsi, il est peut-être plus juste de considérer les modèles de production comme des modèles d'échange pur complexifiés, où les échanges concernent à la fois les biens et les services. C'est en fait ce que tente de démontrer Rogers (1983), que ce soit pour les modèles néo-walrasiens, intertemporels ou d'équilibre temporaire, ou pour les modèles dits de déséquilibre. Toutes les hypothèses qui sont avancées dans ces modèles de production (par exemple, celle des droits de propriété et de la répartition du profit) n'ont pour objectif que de retrouver les conditions et les résultats du modèle d'échange pur. Comme le dit Kirman (1989 : 135) : « La façon dont la production est traitée habituellement dans les modèles d'équilibre général laisse à penser qu'elle n'engendre guère plus qu'une économie d'échange glorifiée. »

Une des notions fondamentales qui est de fait préservée, c'est le concept de rareté. Il est clair que, dans un monde où les dotations de biens à échanger sont fixes, la plupart de ces biens seront rares. Dans le modèle avec production, ce sont les dotations en ressources qui sont fixes. Ainsi l'économie néo-classique, telle qu'elle se définit elle-même, par Robbins par exemple, est la science de l'allocation optimale des ressources rares. Que l'on soit en économie d'échange pur ou en équilibre temporaire avec production, la question abordée reste toujours celle-là. Les prix néo-classiques sont toujours des indices de rareté, résultat de la confrontation d'une offre et d'une demande. Dans la version générale, le prix d'une ressource et sa quantité donnée ne sont pas nécessairement inversement reliés. Mais dans les modèles d'équilibre partiel, ou dans les modèles macroéconomiques, ils le sont. Les deux branches des ciseaux de Marshall sont supposées être indépendantes l'une de l'autre. Le prix est alors un véritable indice de la rareté physique d'un input ou d'une ressource.

Par la définition même de son champ d'application, l'économie néo-classique précise l'origine de son noyau. Les dotations sont données parce qu'elles sont censées être rares. Une ressource qui ne serait pas pleinement employée constituerait une anomalie. Toute décision comporte donc un coût d'option, tout accroissement requiert un sacrifice. L'abstinence est une nécessité. On retrouve là des thèmes traditionnels de l'économie néo-classique. Celle-ci s'est axée vers l'étude de l'optimisation sous contrainte, à chaque moment du temps. Que peut-on faire avec ce dont on dispose aujourd'hui, ou avec ce que l'on aura demain ? En ce sens, la théorie néo-classique est statique, puisque les questions portent essentiellement sur l'allocation de ressources données. Non-obstant l'intérêt de ces questions, peut-être vaudrait-il mieux s'interroger sur le comment du progrès technique ou de l'accroissement de la production. Evidemment, si l'on postule toujours le plein emploi des ressources existantes, l'allocation paraît alors plus importante que la production ou l'accroissement des taux d'utilisation, plus importante que la genèse d'un surplus ou d'un accroissement du produit national.

Mais nous commençons maintenant à déborder sur les prérogatives de l'économie postkeynésienne. Notons simplement pour l'instant que le programme néo-classique favorise une approche épistémologique instrumentaliste; qu'il est fondé sur l'individualisme méthodologique; qu'il se définit par la recherche d'une allocation optimale des dotations fixées en un point du temps, reposant ainsi sur les notions d'échange et de rareté. A ces trois caractéristiques essentielles je rajouterais le principe absolu de la rationalité, ou ce que Herbert Simon (1976)

appelle la rationalité illimitée ou encore globale. Sans ce type de rationalité, ou à tout le moins sans des mécanismes de coordination qui confinent à une économie parfaitement centralisée (De Vroey 1990), l'approche néo-classique se sent impuissante. À preuve, les déclarations d'un défenseur de la théorie néo-classique, Robert Lucas, qui affirme : « Dans des situations de risque, l'hypothèse du comportement rationnel de la part des agents aura un contenu utilisable, si bien que le comportement peut être expliqué en termes économiques... Dans les cas d'incertitudes, le raisonnement économique n'est d'aucune valeur. » (1981 : 224). On présume que le raisonnement économique auquel se réfère Lucas est exclusivement celui de l'approche néo-classique.

Les quatre caractéristiques ci-dessus constituent peut-être les véritables fondements du programme de recherche néo-classique, ce que certains appellent les présupposés. Voilà l'environnement « métaphysique » qu'on ne saurait remettre en cause, la vision générale qui précède et qui sous-tend le noyau, les théories et les formalisations (Fulton 1984 : 192). D'ailleurs lorsque Heijdra et Lowenberg (1989 : 275) et Glass et Johnston (1989 : 114) suggèrent des présupposés qui puissent s'appliquer à toutes les versions de l'approche néo-classique, ils proposent le principe de la rationalité et l'individualisme méthodologique.

CONCLUSION

J'ai tenté d'identifier les caractéristiques fondamentales de l'économie néo-classique. Certains économistes ne se reconnaîtront guère dans la description de leur programme de recherche. Certains trouvent peut-être que l'étiquette qu'ils s'étaient eux-mêmes accolée ne correspond pas aux croyances ou aux règles qui les ont motivés dans leur recherche. Par exemple, les travaux d'input-output à la Leontief, bon exemple d'application empirique, sont tantôt revendiqués par les néo-walrasiens, tantôt par les néo-ricardiens. Il en est probablement ainsi de plusieurs études qui ne font pas appel au marginalisme, ni à la maximisation sous contrainte des ressources. De même, nouveaux keynésiens d'une part et postkeynésiens d'autre part peuvent sans doute réclamer l'héritage de Keynes de façon légitime, les deux groupes poursuivant les situations de sous-emploi ou l'ajustement par les quantités.

En définitive, même s'il a été possible de constituer un noyau formel, avec des ceintures protectrices et des règles de comportement, en faisant l'hypothèse que la théorie néo-walrasienne était la caution scientifique des autres versions du programme néo-classique, il est apparu que ces

constructions étaient insuffisantes et qu'il fallait au préalable définir des caractéristiques encore plus essentielles, antérieures à la constitution de noyaux formels, que j'ai appelé présupposés, et qui permettent de caractériser adéquatement le programme de recherche néo-classique. Ces quatre présupposés sont :

- 1) Une épistémologie instrumentaliste;
- 2) L'individualisme méthodologique;
- 3) Une économie d'échange et de rareté;
- 4) Une rationalité illimitée.

Les économistes qui ne se sentent pas à l'aise dans le cadre de ces présupposés auront tendance à s'éloigner de l'approche néo-classique. On pourra donc définir une approche antinomique au courant néo-classique, qu'on pourra appeler l'approche postclassique, qui s'appuiera sur les quatre présupposés contraires (ou plus simplement différents) à ceux du programme de recherche néo-classique⁽⁵⁾. Ces supposés seraient : le réalisme, l'organicisme, l'économie de production ou d'abondance, et la rationalité procédurale. C'est sûrement le cas des économistes postkeynésiens (Lavoie 1991). Il n'est pas difficile de croire que la plupart des autres économistes non orthodoxes seraient assez en accord avec ces présupposés, qu'ils soient néo-ricardiens, marxistes, néo-radicaux, régulationnistes, institutionnalistes, évolutionnistes, cir-cuitistes.

Ceci explique que, malgré les fortes pressions exercées par l'actuel « collège invisible » (à la Katouzian (1980)) pour qu'il en soit autrement, il continué à se perpétuer deux traditions de recherche en science économique, les présupposés de la tradition présentement dominante ne pouvant satisfaire les convictions profondes d'une partie des chercheurs dans ce domaine.

(5) Henry (1982) propose le terme post-classique parce que ces économistes veulent conserver une certaine tradition classique, tout en rejetant les théories que Keynes appelait classiques, mais qu'aujourd'hui on appellerait néo-classiques. Gerrard (1988) utilise aussi « post-classique », mais il exclut du terme toute l'approche classique, bien qu'il soit lui aussi à la recherche d'une synthèse des travaux non-orthodoxes de l'après-Keynes.

RÉFÉRENCES

- Blaug Mark (1982), *La méthodologie économique*, Economica, Paris.
- Bliss C.J. (1975), *Capital Theory and the Distribution of Income*, North Holland, Amsterdam.
- Bliss Christopher (1986), «Progress and Anti-Progress in Economic Science», in M. Baranzini et R. Scanzieri (éd.), *Foundations of Economics: Structures of Inquiry and Economic Theory*, Basil Blackwell, Oxford, pp. 363-376.
- Brown Elba K. (1981), «The Neo-classical and postkeynesian Research Programs : The Methodological Issues», *Review of Social Economy*, vol. 39, octobre, pp. 111-133.
- Chalmers A.F. (1982), *What is this Thing Called Science?*, University of Queensland Press, Londres, 2^e éd.
- Dasgupta, Partha et Frank Hahn (1986), «Comment» à une réplique de A.S. Eichner, *Nature*, novembre.
- Debreu G. (1966), *Théorie de la valeur : analyse axiomatique de l'équilibre économique*, Dunod, Paris.
- De Vroey Michel (1990), «The Base Camp Paradox : A Reflection on the Place of Tatonnement in General Equilibrium Theory», *Economics and Philosophy*, vol. 6, n°2, pp. 235-253.
- Diamond, Arthur M. (1988), «The Empirical Progressiveness of the General Equilibrium Research Program», *History of Political Economy*, vol. 20, n°1 (Printemps), pp. 119-135.
- Fischer, Stanley (1988), «Recent Developments in Macroeconomics», *Economic Journal*, vol. 98, juin, pp. 294-339.
- Fulton G. (1984), «Research Programmes in Economics», *History of Political Economy*, vol. 16, n°2, pp. 187-205.
- Gerrard Bill (1988), «Towards a Post-Classical Economics», *History of Economics Society Bulletin*, vol. 10, n°2, pp. 117-134.
- Glass J.C. et W. Johnston (1989), *Progression, Stagnation or Degeneration?*, Harvester Wheatsheaf, Londres.
- Guerrin Bernard (1989), *Concurrence, flexibilité et stabilité : des fondements théoriques de la flexibilité*, Economica, Paris.
- Hahn F.H. (1976), «De la notion d'équilibre en économie», *Economie Appliquée*, vol. 29, n°2, pp. 225-255.
- Hahn F.H. (1980), «General Equilibrium Theory», *Public Interest*, spécial, pp. 123-138.
- Hahn Frank (1982), «The Neo-Ricardians», *Cambridge Journal of Economics*, vol. 6, décembre, pp. 353-374.
- Hausman Daniel M. (1981), *Capital, Profits and Prices : An Essay in the Philosophy of Economics*, Columbia University Press, New York.
- Hausman Daniel M. (1981b), «Are General Equilibrium Theories Explanatory?», in J.C. Pitt (éd.), *Philosophy in Economics*, Reidel Publ., pp. 17-32.
- Heijdra, Ben J. et Anton D. Lowenberg (1988), «The Neo-classical Research Program : Some Lakatosian and Other Considerations» *Australian Economic Papers*, décembre, pp. 272-284.
- Henry Jacques (1982), «Les méthodes postkeynésiennes et l'approche post-classique», *Actualité Économique*, vol. 58, janvier-juin, pp. 17-61.
- Hicks J.R. (1976), «Revolutions in Economics», in S.J. Laisis (éd.), *Methods and Appraisal in Economics*, Cambridge University Press, Cambridge, pp. 207-218.
- Hollis, Martin et Edward J. Nell (1975), *Rational Economic Man*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Kaldor Nicholas (1966), «Marginal Productivity and the Macro-Economic Theories of Distribution», *Review of Economic Studies*, vol. 33, octobre, pp. 309-319.
- Katouzian Homa (1980), *Ideology and Method in Economics*, Macmillan, Londres.
- Kimran Alan (1989), «The Intrinsic Limits of Modern Economic Theory : The Emperor has no Clothes», *Economic Journal*, vol. 99, supplément, pp. 126-139.
- Klamer Arjo (1984), *Conversations with Economists*, Rowman et Allanheld, Totowa.
- Laisis, Spiro J. (1976), «A Research Programme in Economics», in S.J. Laisis (éd.), *Method and Appraisal in Economics*, Cambridge University Press, Cambridge, pp. 1-42.
- Lavoie Marc (1991), «Towards a New Research Programme for Postkeynesianism and Neo-Ricardianism», *Review of Political Economy*, (à paraître).
- Lichtenstein Peter M. (1983), *An Introduction to Postkeynesian and Marxian Theories of Value and Price*, Macmillan, Londres.
- Lucas Robert (1981), *Studies in Business-Cycle Theory*, MIT Press, Cambridge.
- Mirowski Philip (1984), «The Role of Conservation Principle in Twentieth-Century Economic Theory», *Philosophie des Sciences Sociales*, vol. 14, n°4 (décembre), pp. 461-473.
- Pasinetti Luigi L. (1981), *Structural Change and Economic Growth*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Reményi Joseph V. (1979), «Core Demi-core Interaction : Toward a General Theory of Disciplinary and Subdisciplinary Growth», *History of Political Economy*, vol. 11, n°1, pp. 30-63.
- Robinson Joan (1962), *Essays in the Theory of Economic Growth*, Macmillan, London.
- Rogers Colin (1982), «Rational Expectations and Neo-classical Economics : The Methodology of the New Classical Macroeconomics», *South African Journal of Economics*, vol. 50, n°4, pp. 318-339.
- Rogers Colin (1983), «Neo-Walrasian Macroeconomics, Micro-foundations and Pseudo-Production Models», *Australian Economic Papers*, vol. 22, juin, pp. 201-220.
- Secareccia Mario (1988), «The Realism of Assumptions and the Partial Interpretation View : A Comment», *Philosophie des Sciences Sociales*, vol. 18, n°4.
- Walsh, Vivian et Harvey Gram (1980), *Classical and Neo-classical Theories of General Equilibrium*, Oxford University Press, Oxford.
- Weintraub E. Roy (1985), *General Equilibrium Analysis : Studies in Appraisal*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Weintraub E. Roy (1985b), «Appraising General Equilibrium Analysis», *Economics and Philosophy*, vol. 1, n°1, pp. 23-37.
- Wulwick Nancy J. (1987), «The Phillips Curve : Which? Whose? To do What?», *Southern Economic Journal*, vol. 53, avril, pp. 834-857.